

La désolation orange

PORTRAIT

En 2009, une équipe venue du froid au maillot fluo remportait la coupe UEFA. Un exploit rendu possible par l'arrivée d'un riche oligarque, le talent d'un coach roumain et les capacités d'adaptation d'une joyeuse colonie de Brésiliens... Aujourd'hui, cette période dorée semble loin. Martyrisé par la guerre du Donbass, le **Shakhtar Donetsk** vit exilé, loin de ses racines, de son stade et de son public. L'extension de la lutte armée à toute l'Ukraine pourrait bien être le coup de grâce, pour un club dont l'histoire moderne résume à elle seule huit années de conflit.

Par Christophe Gleizes, avec Alexandre Berthaud et Léa Ruiz / Photos: Petter Arvidson / Afp, Bildbyrån / Icon Sport et Icon Sport

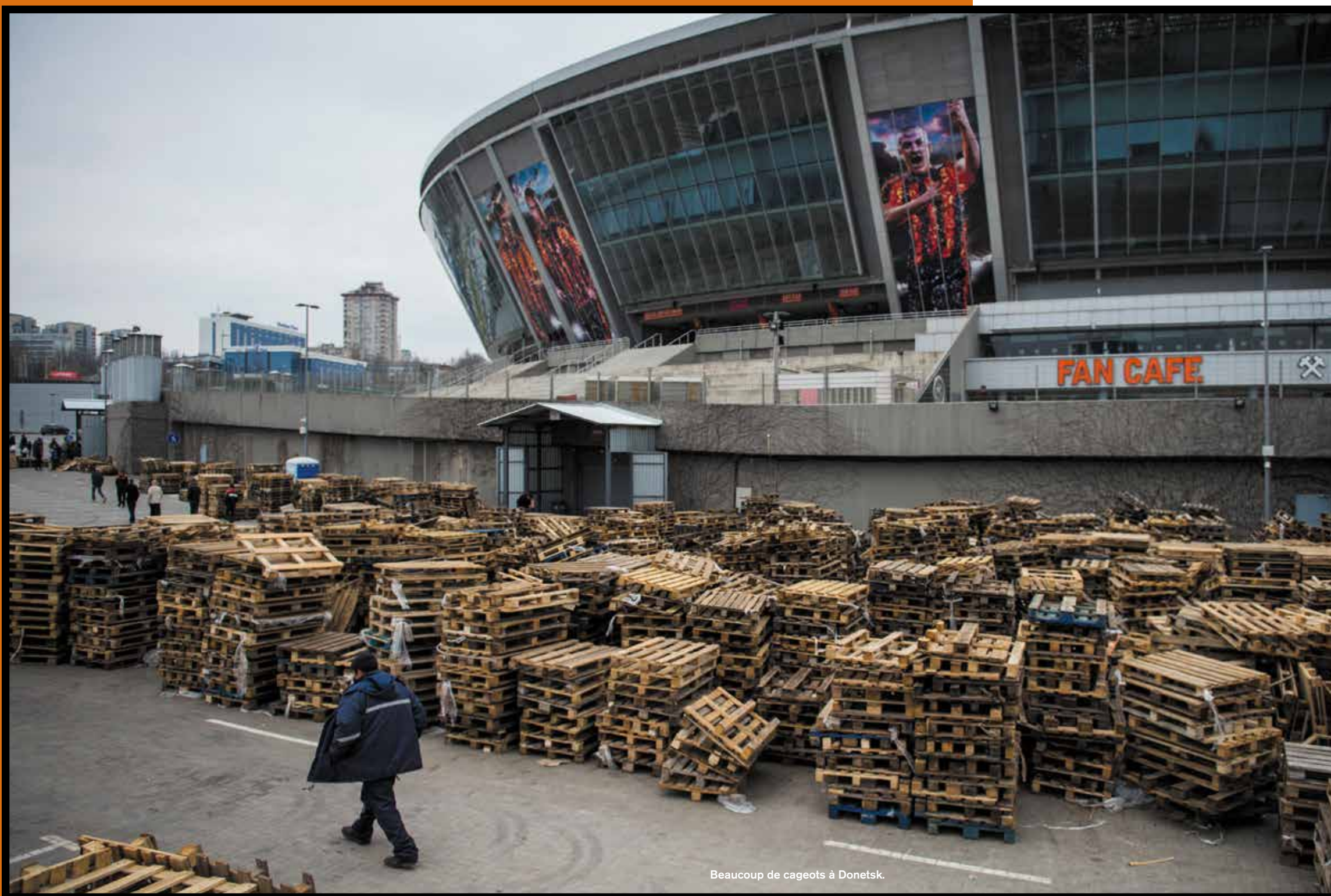


Jusqu'au dernier moment, il n'a pas voulu y croire. Depuis décembre, certes, les mouvements des troupes russes menaçaient davantage qu'à l'accoutumée, mais le pire restait impensable. *«Les experts nous rassuraient: 'C'est un grand jeu. 190 000 soldats ne suffisent pas pour envahir un pays de 42 millions d'habitants.'»* Roberto De Zerbi peine à retracer le fil tragique des événements. C'est tout juste si le désormais ex-entraîneur du Shakhtar Donetsk se rappelle avoir eu un *«mauvais pressentiment»*, le 19 février dernier, quand l'ambassade d'Italie en Ukraine l'a contacté alors qu'il était en stage de reprise en Turquie avec son équipe. Le motif de l'appel? *«Convenir d'un éventuel plan d'évacuation.»* Deux jours plus tard, le technicien a regardé en direct à la télévision Vladimir Poutine reconnaître l'indépendance des régions du Donbass et de Louhansk. L'entraîneur italien a trouvé le chef d'État *«cynique et arrogant»*, mais là encore, il a pensé, comme tout le monde ou presque, que *«cela n'irait pas plus loin»*. En dépit des voyants passant les uns après les autres au rouge, son directeur sportif, le Croate Darijo Srna, estimait que le match du samedi suivant à Kharkiv avait *«70 % de chances de se disputer»*, car après tout, le championnat n'était pas encore suspendu. Alors, De Zerbi est resté. Il voulait honorer le contrat signé sept mois plus tôt avec ses dirigeants. C'est pourquoi, au matin du 23 février, il s'est présenté devant ses joueurs pour diriger l'entraînement. Le soir même, néanmoins, il a fallu se rendre à l'évidence: cette séance était sa dernière en Ukraine. En pleine nuit, aux alentours de 5 heures, l'ex-coach de Sassuolo a été réveillé par d'intenses bruits d'explosions qui ont fait trembler le plafond de sa chambre d'hôtel: Kiev, la capitale, était bombardée.

Un biberon et des fusils d'assaut

Ce moment d'horreur, le Brésilien Marlon Santos ne l'oubliera jamais. L'ancien Niçois dormait dans son confortable appartement avec sa famille. *«Ma première réaction fut de réveiller les enfants et de réunir les documents importants, nos passeports, et tout ce qui*

pouvait compter pour quitter le pays», raconte-t-il. Pour l'assister dans son départ, le club lui donne rendez-vous à l'hôtel Opera, ainsi qu'à tous les autres joueurs étrangers. Il faut fuir. Le plus loin possible et le plus vite possible, leur explique-t-on. Mais où? Et surtout, comment? La seule route qui part de Kiev pour aller vers l'ouest est déjà saturée par 80 kilomètres de bouchons. *«Le risque, en partant tout de suite, ce n'était pas de mourir à cause d'une explosion ou d'une fusillade, mais de mourir de faim, de soif ou de froid»*, recontextualise De Zerbi. Dans la capitale de l'Ukraine, les étals des supermarchés sont vides, tout comme les pompes des stations-service. Prise de panique, la colonie auriverde du club tente de joindre l'ambassade du Brésil, sans succès. Sans réponse de Bolsonaro, Marlon Santos prend les choses en main et lance un appel à l'aide en vidéo sur les réseaux sociaux, relayé par plusieurs médias. *«J'ai pris la parole pour alerter notre gouvernement, qui n'était pas à la hauteur de la gravité de la situation»*, retrace le joueur. Ce dernier aura finalement gain de cause grâce à l'intervention du président de l'UEFA Aleksander Ceferin et le concours de la fédé ukrainienne, qui leur communique un horaire pour un train en direction de Tchernivski, au sud-ouest du pays. Un trajet de plus de seize heures commence. Dans les wagons pleins à craquer, l'ambiance n'est pas au carnaval. *«Les visages étaient fermés. Il y avait beaucoup de personnes âgées assises dans les couloirs. C'était dur de les voir fuir leur propre pays comme ça»*, décrit le défenseur, qui n'avait pour seule provision qu'une bouteille d'eau, un paquet de céréales et un peu de lait pour le biberon de son nouveau-né. Une fois le train à quai, il lui faudra ensuite pas moins de quinze heures de car pour rejoindre la Moldavie, puis la Roumanie, où un vol direct pour Rio attendait les joueurs brésiliens de l'effectif et leurs familles. *«Le lundi, quand nous avons traversé la frontière ukrainienne, j'ai ressenti un immense soulagement, je venais d'échapper à la peur de ma vie, avoue Marlon Santos. Néanmoins, je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter pour mes amis et mes coéquipiers qui sont restés là-bas. C'est un mélange d'émotions difficile à décrire.»* Après avoir



Beaucoup de cageots à Donetsk.



“Nous survivrons, j’en suis sûr, car notre pays a montré des qualités inconnues de l’ennemi, comme le courage, l’unité, l’honneur et la liberté”

Andriy Pyatov, gardien du Shakhtar

longtemps tergiversé, son coach a lui aussi sauté dans un train le dimanche après-midi, en direction de Lviv. De Zerbi fut escorté à la gare de Kiev par trois soldats “avec les fusils dégainés”, dans une capitale aux rues désertes. Après neuf bonnes heures de trajet, il a pris un minibus pour Budapest. Depuis son retour en Italie, le technicien ne peut s’empêcher de rester suspendu aux chaînes d’info, en pensant au destin tragique de ses anciens joueurs, restés sur place pour combattre l’envahisseur, à l’image d’Andriy Pyatov, qui garde les cages du Shakhtar depuis 2007. “Cela fait un mois déjà, et je n’arrive toujours pas à y croire, confie le portier aux 100 sélections avec l’Ukraine. Nous survivrons, j’en suis sûr, car notre pays a montré des qualités inconnues de l’ennemi, comme le courage, l’unité, l’honneur et la

liberté.” Autant de vertus inscrites selon lui “dans l’ADN ukrainien” et qui ont jusqu’ici permis d’entraver l’invasion éclair planifiée par Moscou. Autre icône restée sur place, le milieu défensif Taras Stepanenko tente de “rester fort” dans la tourmente et d’aider les siens comme il le peut. Récemment, un entraîneur des jeunes a été tué par un éclat d’obus en pleine rue, et il a tenu à lui rendre hommage au téléphone. “Le Shakhtar est une grande famille, aussi je veux adresser mes condoléances à ses proches. Il a été tué injustement, comme des milliers d’Ukrainiens.”

Il n’en reste pas moins que le club n’a pas attendu février 2022 pour ressentir les conséquences de l’ingérence russe en Ukraine. La guerre a beau surprendre les observateurs

européens, cela fait maintenant plus de huit ans qu’elle est une réalité pour l’institution orange et noir, qui survit tant bien que mal loin de la ville qu’elle est censée représenter. “Je sais déjà comment me comporter en temps de guerre, ce n’est pas ma première, il faut rester endurant et déterminé”, assure ainsi Andriy Pyatov. Le plus triste, dans tout ça, c’est que mon aîné sait déjà ce qu’est que la guerre, cela fait partie de son quotidien. C’est ce que je trouve le plus terrifiant.” Pour comprendre le conflit qui déchire le Donbass, il faut revenir au mois de novembre 2013, quand le président ukrainien de l’époque, Viktor Ianoukovitch, russophile assumé, décide de suspendre un projet d’association avec l’Union européenne au profit d’un accord avec Moscou. Cette décision est alors vivement



contestée par une partie de la population, acquise aux idées occidentales, qui reproche en sus au gouvernement sa corruption. À Kiev, des manifestations d’ampleur se déroulent sur la place de l’Indépendance, regroupent entre 300 000 et 500 000 personnes, et se transforment rapidement en émeutes... Elles aboutissent en février 2014 à la révolution de la Dignité (ou révolution de Maïdan), puis à la destitution de Ianoukovitch, qui dénonce un coup d’État et part en exil en Russie. Peu après, dans l’est du pays, où les populations sont globalement moins enthousiastes à l’égard des valeurs occidentales, des manifestations anti-Maïdan éclatent à Donetsk, Louhansk et Kharkiv. Plus au sud, des groupes armés prennent même le contrôle du Parlement de Crimée, qui élit dans la foulée un nouveau Premier ministre favorable à l’union avec la Russie. Soutenue par Moscou, l’insurrection armée dans les oblasts (des subdivisions administratives) de Donetsk et Louhansk débouche sur la proclamation des deux républiques séparatistes éponymes au printemps 2014. Ces dernières demeurent toutefois non reconnues par l’ONU, ni par la Russie jusqu’au fameux discours de Poutine du 21 février dernier. L’international brésilien Wellington Nem était là quand l’insurrection a éclaté il y a huit ans. “Nous ne savions pas ce qui se passait, on voyait des gens armés former des barricades, on a dû sortir du pays pendant cinq ou six jours avant que ne soit prise la décision de changer de ville.” Dès le mois de mai 2014, le néo-gouvernement ukrainien a tenté de rétablir son contrôle sur ces régions en intervenant militairement, mais les combats, violents, se sont finalement stabilisés le long d’une gigantesque ligne de front. Placée sous contrôle russe, la ville de Donetsk se retrouve de facto coupée du reste du pays. Son club phare, lui, déménage, à la manière d’une franchise de sports US, ce qui occasionne un déchirement pour de nombreux joueurs de l’effectif. “Nous nous sommes alors retrouvés coupés de nos racines”, résume Stepanenko, au club depuis 2010. Il a fallu quitter le stade,

nos supporters, mais aussi nos maisons, nos amis... Vous laissez derrière vous tout ce que vous aimez.” Au départ, pourtant, cet exil devait être temporaire. Mais cela fait aujourd’hui plus de huit ans que les joueurs espèrent un retour qui n’est pas près d’arriver. “Le plus douloureux, ça a été de nous retrouver loin de l’endroit où nous nous étions habitués à vivre”, se plaint l’international brésilien Alan Patrick. Il y avait une bonne atmosphère aussi à Kiev, mais rien à voir avec Donetsk, où l’ambiance était fantastique. C’était notre maison, notre peuple.”

“Ma fortune? Disons simplement que j’ai pris des risques”

Si les joueurs et leurs familles ont dû composer avec un quotidien chamboulé, c’est surtout le club qui a payé au prix fort ce déménagement forcé. “Toutes nos infrastructures, qui étaient vraiment magnifiques, ont été confisquées du jour au lendemain”, se lamente Stepanenko. On jouait à Kiev et on s’entraînait à Kharkiv ou à Lviv. C’était compliqué. Heureusement, notre président a tout fait pour maintenir le club en vie et continuer à payer les employés. Sans lui, on ne serait pas là aujourd’hui.” De fait, le Shakhtar peut se targuer d’avoir à sa tête un généreux milliardaire, sans quoi il ne se serait probablement jamais relevé d’un tel déracinement. Répondant au doux nom de Rinat Akhmetov, le président du club est une personnalité mystérieuse, qui, comme tous les oligarques, se distingue par un passé sulfureux, et une influence politique prépondérante et des gardes du corps lourdement armés. “On ne sait pas grand-chose sur lui, c’est un homme très discret, une personnalité de l’ombre”, entame Alexandra Goujon, maître de conférences à l’université de Bourgogne et auteure d’un ouvrage intitulé *L’Ukraine, de l’indépendance à la guerre*. Akhmetov est réputé pour être l’homme le plus riche du pays, même si la guerre a durement impacté ses activités. Sa holding, System Capital Management, est particulièrement active

“Il a fallu quitter le stade, nos supporters, mais aussi nos maisons, nos amis... Vous laissez derrière vous tout ce que vous aimez”

Taras Stepanenko, au club depuis 2010

dans la métallurgie, mais également dans les secteurs énergétiques et financiers.” Marioupol, à l’instar de beaucoup de villes de l’est de l’Ukraine, est frappée du sceau de Metinvest, l’entreprise sidérurgique d’Akhmetov, qui emploie près de 280 000 personnes dans le Donbass. “Mais c’est quelqu’un qui cherche à diversifier au maximum ses activités, reprend l’universitaire. Il possède également plusieurs médias et a longtemps financé des partis politiques, en particulier le Parti des régions, l’ancien parti du président Ianoukovitch, déchu en 2014.” C’est peut-être dans cette quête de diversification que l’on peut trouver l’origine de son attachement au Shakhtar, qui est pour “le roi du Donbass” une source de prestige et de renommée auprès des populations locales. Né en 1966 d’un père mineur et d’une mère assistante commerciale, Akhmetov est parti de rien, mais a su profiter de l’éclatement de l’URSS pour louvoyer efficacement et se remplir les poches, en l’absence de réglementations dignes de ce nom. “Disons simplement que j’ai pris des risques”, a-t-il un jour cyniquement résumé à un journaliste lui demandant l’origine de sa fortune. En 1992, il crée la compagnie ARS, qui achète et vend du charbon et du coke (un combustible dérivé de la houille). Il se met par la suite à acquérir des sociétés en faillite alors

que l’économie ukrainienne des années 1990 connaît une douloureuse transition vers le capitalisme. “Ce qu’il faut bien comprendre, c’est que Donetsk, dans les années 90, c’est une ville de gangsters, pose Alexandra Goujon. C’est vraiment le Far West, avec des règlements de comptes à tous les étages, dans le but de se répartir les richesses de l’État qui sont en phase de privatisation.” À l’époque, le roi en ville s’appelle Akhat Bragin. Ce mafieux notoire, chef du gang de Donetsk et propriétaire du Shakhtar, remarque très vite le jeune Akhmetov, avec qui il partage des origines tatares, et finit par prendre le jeune entrepreneur sous son aile. C’est ainsi qu’on le remarque s’enthousiasmer chaque week-end devant les matchs de son équipe, assisté de son fidèle poulain. Un événement dramatique va rebattre les cartes. Le 15 octobre 1995, alors que le Shakhtar affronte Simferopol, une bombe placée dans la tribune présidentielle explose, tuant sur le coup Bragin et ses gardes du corps. Hasard de la vie, Akhmetov n’était exceptionnellement pas présent ce jour-là. Toujours est-il que c’est lui qui récupère la mise et qui devient le propriétaire du club et, par corollaire, le nouveau boss de la ville. Très vite, son ambition et son portefeuille sans limites vont permettre aux Mineurs, comme on les surnomme, de

grimper les échelons. Auparavant cantonné au statut d’équipe de coupe, le club va petit à petit contester l’hégémonie du tout-puissant Dynamo Kiev, neuf fois champion d’affilée entre 1993 et 2001, en s’appuyant sur une colonie de Brésiliens alimentée avec une implacable régularité. Comme quoi, des zéros bien alignés sur un chèque peuvent venir à bout de la plus tenace des saudades. “Le président, c’est un gars qui ne chipote pas au moment de payer. Il ne te demande pas de faire ça en trois ou quatre fois”, sourit l’agent de joueurs Franck Henouda, qui se revendique “à l’origine de 80 % de la filière brésilienne du club”. Un homme qui n’occupe pas de fonction officielle dans l’organigramme du club orange et noir, mais tellement lié à celui-ci qu’il dit “on a gagné la coupe UEFA” pour évoquer son plus grand succès sportif. En un peu plus de quinze ans, le représentant estime avoir rencontré le président Akhmetov “au moins une cinquantaine de fois. Et ce que je peux dire à son sujet, c’est que c’est quelqu’un qui aime vraiment le football et sa ville”. Et l’agent français d’énumérer la liste des réalisations financées par l’oligarque ayant permis de mettre la région en valeur: la construction de la Donbass Arena en 2006, une enceinte à 500 millions d’euros, qui a notamment accueilli plusieurs matchs de l’Euro 2012; un magnifique centre d’entraînement; une école internationale pour les enfants des joueurs; un hôpital ultramoderne et un aéroport flambant neuf. Autant de merveilles détruites ou confisquées par la guerre, mais qui ont permis au club de monter en puissance au cours des années 2000. “Avant cela, la ville, c’était un seul hôtel et un aéroport où tu récupérais tes bagages à même le tarmac, sur lequel on apercevait des vieux Tupolev complètement désossés de la Seconde Guerre mondiale”, s’amuse le conseil.

Magasins Gucci, churrasco et cornichons sucrés

Vu de loin, Akhmetov ressemble à ces proprios de clubs de football mégalos dont la puissance financière et l’influence politique les persuadent qu’aucune porte ne peut leur résister, surtout pas celle des vestiaires. Il n’en est rien, selon Henouda. “Il n’est pas du genre à jouer les dictateurs ou à interférer dans l’équipe, alors qu’il le pourrait vu tout ce qu’il a investi.” Au contraire, la meilleure idée du milliardaire fut de déléguer les commandes du sportif à un homme, et de ne pas le jeter par-dessus bord à la moindre période de turbulences. Arrivé en 2004 en provenance du Besiktas, le coach roumain Mircea Lucescu restera... douze ans, le temps de transformer le



“Quand on a commencé le projet, Donetsk faisait peur. On craignait que les joueurs ciblés privilégient des villes avec des magasins Gucci ou Louis Vuitton”

Franck Henouda, agent français, grand pourvoyeur de la filière brésilienne du Shakhtar

ordres d’un entraîneur roumain qui adore les Brésiliens, et qui parle portugais.” Quand il ne fait pas le VRP, l’agent, implanté au Brésil depuis 22 ans, s’improvise aussi sociologue. “Mon ex était brésilienne, donc je sais bien comment ils fonctionnent, affirme-t-il. Ils ont besoin de ce qu’on appelle le ‘carinho’. Ils ne demandent pas à être privilégiés, mais ils ont besoin d’être chouchoutés, de sentir qu’on s’occupe d’eux. Il faut une nounou pour les enfants, un adjoint qui maîtrise leur langue, une invitation pour un churrasco... C’est peu de choses, mais quand tu leur offres ça, ils se sentent chez eux et s’impliquent vraiment.” Et voilà comment, malgré les températures négatives et l’absence de plage, plus d’une trentaine de Brésiliens ont rejoint le Donbass en un peu plus de quinze ans. Anonymes pour la plupart, certains y resteront dix ans. D’autres,

comme Fernandinho, Willian, Fred ou encore Douglas Costa deviendront après leur passage au Shakhtar titulaires dans des grosses écuries européennes et permettront au club minier de réaliser de juteuses plus-values au passage. Arrivé en 2011, en provenance de Santos, le milieu offensif Alan Patrick confirme en creux les dires de son agent, même s’il n’en est pas encore à manger des gros cornichons sucrés au petit déjeuner. “Comme tous les Brésiliens, au début, j’ai dû m’adapter à la culture, au climat. Le changement était brutal, mais ce fut plus rapide que je ne le pensais, car nous formions une vraie communauté. Je pense que c’était très important d’avoir ce noyau brésilien pour les nouveaux qui arrivaient. Cela m’a permis de ne pas perdre ma personnalité sur le terrain. J’ai pu adapter mon jeu tout en gardant mon originalité.”



Un trophée de plus pour nos amis d’EasyJet.

Sur le rectangle vert, le sérieux des locaux et la samba des artistes *cariocas* offrent au public de la Donbass Arena un style de jeu complémentaire et harmonieux. Alan Patrick en sourit encore: *“On voyait ça comme l’alliance de la légion ukrainienne et de l’armée brésilienne vers un même objectif: être champions.”* Ainsi équipé, le Shakhtar Donetsk accumule les titres domestiques (treize sacres nationaux depuis 2002, quand même) et se taille un nom sur la scène continentale. En 2008-2009, le club rate complètement son entame en ligue des champions, mais parvient tout de même à battre le FC Barcelone au Camp Nou lors du dernier match de poules (3-2), exploit qui lui permet d’être repêché en coupe UEFA -la dernière sous ce nom. C’est le début d’une formidable épopée, qui verra le club du Donbass soulever le trophée, après avoir embroché successivement des équipes comme Tottenham, le CSKA Moscou et l’OM, avant d’affronter en demi-finale le Dynamo Kiev, son rival national, puis le Werder Brême du délicieux Mesut Özil lors de la dernière marche. *“Cette victoire, c’est mon plus beau souvenir, un véritable aboutissement, s’émeut Henouda. Avec Lucescu et Akhmetov, on a vraiment eu la sensation de réaliser un rêve.”* Pendant les cinq années qui ont suivi, le Shakhtar a surfé sur ce succès continental.

“Les visages étaient fermés. Il y avait beaucoup de personnes âgées assises dans les couloirs. C’était dur de les voir fuir leur propre pays comme ça”

Marlon Santos, qui a quitté l’Ukraine en train avec les réfugiés

“Nous gagnions des titres, étions champions, on soulevait des coupes, on disputait les quarts de la C1, savourez avec nostalgie Wellington Nem. C’étaient les plus beaux moments de ma carrière.”

Capitaine abandonné

Le réveil a fini par sonner en 2014. La chute fut rapide, violente et brutale, à l’image du crash retentissant du Boeing 777-200ER de Malaysia Airlines reliant Amsterdam à Kuala Lumpur, abattu en plein vol dans la région de Donetsk. Accidentellement provoqué par un tir de missile des séparatistes pro-russes, le drame du 17 juillet 2014 n’a laissé aucun survivant. Déjà exilé loin de ses terres depuis quelques mois, le Shakhtar a bien failli être impacté à sa manière par la tragédie. Deux

jours plus tard, après une défaite 1-4 concédée face à l’OL en match de préparation à Annecy, six joueurs sud-américains se font la malle, terrorisés par les événements. Après une semaine, les fuyards finiront par revenir, contre la promesse qu’ils n’auront plus à se rendre à Donetsk tant que le conflit n’aura pas cessé. *“J’étais sous contrat et le club m’a vraiment rassuré, comme tout le monde. Finalement, je suis resté en Ukraine jusqu’en 2020”,* se rappelle le déserteur Wellington Nem. Si la panique de l’international brésilien était légitime, Stepanenko et Pyatov n’ont, quant à eux, jamais pensé à quitter leur *“seconde famille”*, encore moins aujourd’hui. Le portier vétéran de 37 ans l’explique simplement: *“Le Shakhtar m’a tout donné dans la vie, alors j’ai voulu lui rendre un peu de ce que j’ai reçu.”* Le destin d’une autre ancienne gloire du club vient tout

de même rappeler à quel point le sujet des relations russo-ukrainiennes est épineux et complexe. Ainsi, la légende Anatoliy Tymoshchuk, 326 matchs sous le maillot orange entre 1998 et 2007, ancien capitaine de l’équipe nationale, s’est récemment vu retirer son diplôme d’entraîneur par la fédé ukrainienne, qui l’accuse de complicité avec le voisin. Symboliquement, son palmarès a aussi été renié, au motif qu’il *“n’a pas fait de déclarations publiques et n’a pas cessé sa coopération avec le club du pays agresseur”*. Actuellement coach adjoint au Zénith Saint-Petersbourg, le recordman de sélections en équipe d’Ukraine reste muré dans le silence. Au milieu de ce conflit fratricide, qui divise parfois au sein même des familles, le patriarche de la maison Shakhtar, Rinat Akhmetov, a longtemps semblé hésiter à choisir son camp. *“On lui a effectivement reproché un certain manque de fermeté sur la question, comme s’il mangeait à tous les râteliers”,* révèle Alexandra Goujon. Ancien soutien du président Ianoukovitch, dont il était très proche et finançait grassement, on l’a dit, le Parti des régions, l’oligarque avait la réputation d’être russophile. *“Mais ce n’est pas forcément avéré, reprend la politologue. Je crois que c’était avant tout parce qu’il voulait un levier pour influencer sur la législation fiscale.”* Depuis le début du conflit, Akhmetov, dont les mines et usines sont souvent touchées par les bombardements, se doit de ménager la chèvre et le chou, d’autant plus que de nombreuses réserves de charbon et de coke se trouvent en territoire pro-russe. Estimée à plus de 15 milliards d’euros par le magazine *Forbes* en 2013, ce qui en faisait le 47^e homme le plus riche du monde à l’époque, sa fortune a été divisée par deux depuis le début de la guerre. Aussi a-t-il longtemps cultivé le dialogue et l’ambiguïté, pour sauver ce qui pouvait l’être. *“Je pense qu’il a essayé de négocier avec les séparatistes, avant de réaliser que ce sont des États de non-droit, où l’on vous nationalise votre entreprise du jour au lendemain et où l’on vous règle votre compte si vous protestez. En Ukraine, au moins, il y a des règles, donc c’est mieux pour faire du business”,* décrypte Alexandra Goujon. En témoigne notamment l’exemple tragique de la Donbass Arena, où étaient organisées d’immenses distributions de nourriture pour les populations civiles, avant que les rebelles pro-russes ne s’en emparent en 2017. L’enceinte de 50 000 places est depuis laissée à l’abandon. Du coup, le président du Shakhtar a récemment tranché: *“Vladimir Poutine est un criminel de guerre, et ce qui se déroule ici est un crime contre l’humanité. L’Ukraine a toujours été un pays pacifique, qui n’a jamais attaqué personne. Cette agression contre mon pays ne peut être ni expliquée, ni justifiée.”* En prenant ainsi position, le président a fait de son club martyr un symbole de résilience pour tous les Ukrainiens. Ces dernières années, l’instabilité politique de sa région, les pertes financières



Black Friday.

sèches de son propriétaire et les matchs disputés en nomades dans des stades vides auraient dû signer l’arrêt de mort du Shakhtar. Mais il faut croire que l’esprit de Stakhanov, le célèbre mineur soviétique originaire du Donbass qui, selon la légende, aurait un jour extrait 102 tonnes de charbon en six heures de travail, s’est trouvé quelques héritiers en ces temps troublés. *“Pour surmonter les difficultés, tout le monde au club s’est uni pour tirer dans le même sens, s’enorgueillit Alan Patrick. Chacun d’entre nous a beaucoup travaillé pour le collectif afin de rendre fiers nos supporters, et je crois que cette solidarité et cette mentalité de champion sont désormais inscrites dans les gènes du club.”* Restés debout face à l’adversité, les Mineurs ont réussi le formidable exploit de remporter quatre championnats d’affilée, de 2017 à 2020. Il n’en reste pas moins que, deux ans plus tard, la violence du voisin russe ayant franchi un palier supplémentaire, les conséquences de l’invasion menacent la pérennité du Shakhtar, voire son existence même. Le club négocie actuellement le départ de ses joueurs étrangers sous contrat. Appâtés par l’odeur du sang, plusieurs clubs européens se sont déjà manifestés pour

recupérer les meilleurs éléments de l’équipe à prix bradés. C’est le cas du Brésilien Marlon Santos, qui aimerait bien retrouver un nouveau challenge. Rapidement, si possible. *“J’ai envie de jouer au foot et de me divertir pour me changer les idées. Ressasser tout ce qu’il s’est passé me fait trop mal.”* Officiellement libre de tout contrat, De Zerbi a lui aussi déjà été sondé. *“Mais en ce moment, je n’ai pas le cœur à un nouveau projet. J’ai passé sept mois dans un pays, je ne peux pas faire une croix dessus en dix jours, élude-t-il avec pudeur. Les Russes m’ont forcé à partir comme un voleur, mais si le championnat d’Ukraine devait reprendre un jour, j’aimerais revenir. Quel que soit l’état de l’équipe, même s’il n’y a plus de Brésiliens... Si le Shakhtar a besoin de moi, je lui donnerai ma priorité absolue.”* ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR CG, LR, ET AB, SAUF AKHMETOV.

